

La chasse sans fusil

Gaston Tuillon

Après la défaite française de juin 1940, ordre a été donné à tous les chasseurs de France de remettre leurs fusils aux gendarmes. Pendant les cinq années de guerre 1940-45, la chasse a été interdite en France. Fallait-il devenir braconniers pour pouvoir manger un peu de gibier ? Cette viande sauvage aurait été d'autant plus appréciée que la viande d'élevage était strictement contingentée et distribuée avec des tickets parcimonieusement accordés. Voici comment j'ai vu d'honnêtes chasseurs devenir d'habiles et de courageux braconniers.

C'était pendant l'automne et l'hiver 1943-44. J'ai eu 20 ans au cours de cette période et j'avais reçu l'ordre d'aller sur les côtes de l'Atlantique, dans les Landes exactement, pour travailler au sein de l'Organisation Todt, à la construction du Mur de l'Atlantique, qui devait protéger l'Europe contre le débarquement anglo-américain. J'ai désobéi et je suis allé me cacher dans une ferme située au pied du versant nord du Vercors. Pendant six mois, j'ai été travailleur agricole et berger.

Le Vercors est un massif préalpin situé au sud-est de Grenoble. Le versant nord descend d'une corniche qui culmine à 1 600 mètres d'altitude, jusqu'au bord de l'Isère, à 200 mètres. Le versant nord forme une longue pente régulière et assez forte, couverte de façon continue par des forêts de conifères et de feuillus, où se mêlent les épicéas et les hêtres, les châtaigniers et les chênes. Domaine idéal pour les sangliers. Il y avait aussi des renards et des blaireaux, des fouines et des martres. Le gibier idéal, c'étaient les sangliers ! Mais comment les chasser sans fusil ? Force était de devenir braconniers et de poser des pièges ou des collets.

Les deux solides gaillards qui tenaient cette ferme étaient deux frères originaires des Alpes, d'un village proche du Mont-Cenis. Au XIX^e siècle, leurs grands parents mettaient au saloir des marmottes et des chamois. Ils ont voulu être dignes de leurs ancêtres. Ils y sont parvenus.

Ils ont acheté le nécessaire, non seulement avec de l'argent, mais aussi avec quelques produits de la ferme. Le nécessaire était tout simplement des câbles pour frein de moto. Pendant la guerre, tout était rare, mais ils sont parvenus à se procurer une bonne quantité de ces petits câbles, pour pouvoir fabriquer des collets.

Le soir à la veillée, quand le travail était terminé, l'un des deux frères préparait les collets. Pour les renards et les blaireaux, il coupait les câbles à 1 mètre 50 ; pour les sangliers, les câbles devaient être plus longs, 3 mètres 50 environ, et surtout plus solides. Le fabricant de collets tressait ensemble trois câbles de frein et obtenait quelque chose qui pourrait résister à la force d'une grosse bête.



Le Vercors

(Arch. privées Hoyer + Tuillon)

Puis il fallait aller poser les collets dans la très grande forêt, en choisissant les endroits de passage. J'ai accompagné deux fois le poseur de collets. Il examinait les traces des bêtes dans la terre molle de l'automne et cherchait les endroits où ces passages devenaient plus étroits, les endroits où les bêtes étaient obligées de passer entre deux arbres rapprochés ou entre un arbre et un rocher. Là il mettait un collet.

Pour les renards et les blaireaux, le cercle formé par le câble avait environ 15 centimètres de diamètre. Ce rond était suspendu à une dizaine de centimètres au-dessus du sol et maintenu avec deux fins morceaux de bois. Le reste du collet était solidement attaché à un petit arbre. Il fallait dissimuler le tout avec des feuilles mortes. Le collet attendait.

Pour les sangliers, le principe général était le même, mais le solide câble tressé était plus long. Là où il remarquait les pieds fourchus bien enfoncés dans la boue, le braconnier prenait la piste et la suivait jusqu'à ce qu'il trouve un endroit propice. Là il installait le collet. Pour les sangliers, les cercles étaient plus grands, environ 50 centimètres de diamètre. Ils étaient maintenus au-dessus du sol grâce à deux bouts de bois fendus. Le long reste du câble était fixé à un arbre solide, avec un nœud qui se serrait de plus en plus, si on tirait.

Il fallait, tous les deux ou trois jours, aller visiter les collets, soit de bon matin, soit le soir, juste avant la tombée de la nuit, en abrégant un peu les travaux de bûcheronnage. Le reste de la journée était normalement occupé par les travaux ordinaires. Un bon braconnier doit donner l'impression à ses voisins qu'il est un homme comme les autres et qu'il travaille aux mêmes heures. Un vrai braconnier ne joue pas à Tartarin à la chasse aux lions, ni même aux sangliers. Il fait discrètement ses heures supplémentaires.

Tout l'hiver, nous avons visité les collets. En quatre mois, nous avons pris – ce n'est pas un mensonge de chasseur, car le braconnier ne ment pas, il se cache – nous avons pris un blaireau, dix renards et trois sangliers.

Arrêter un sanglier avec un câble de frein, même tressé, paraît impossible, en tout cas invraisemblable. Et pourtant tous les sangliers qui passent leur grosse tête, leur hure, dans le cercle du collet se font prendre, tous sans exception, parce que les sangliers sont confiants en leur force : ils tirent tout droit et ils s'étranglent. Un blaireau est plus malin, il ne tire pas, il s'arrête dès qu'il se sent pris, alors il tourne sur lui-même et arrive parfois à casser le câble par de longues torsions. Le braconnier trouve alors son collet brisé, avec des poils noirs coincés dans les torons du câble. Les sangliers ne sont pas aussi subtils, ces bêtes puissantes foncent droit devant elles et leur force musculaire les étrangle. Il suffit que le collet soit solidement attaché.

L'un des trois sangliers pris cet hiver-là n'a pas été pris par la tête, mais par l'épaule. Alors c'est une autre histoire ! Avec un fusil, rien ne serait plus facile, mais en février 1944, personne n'avait un fusil de chasse dans les villages de la France occupée. Il fallait se servir de la hache. Le sanglier pris par une patte de devant tire dans tous les sens et fait un vrai ravage dans les buissons tout autour de l'arbre qui le retient. Les deux frères, braconniers et bûcherons, s'approchent de la bête, la hache dressée, prête à s'abattre. Ils laissent plusieurs fois la bête foncer sur eux, pour pouvoir bien évaluer la distance qu'elle peut atteindre. Puis ils s'approchent du bord du cercle dans lequel se débat le sanglier et le laissent foncer sur eux. Quand le sanglier

arrive au bout de sa longueur de câble, une hache lui fend la tête. Pour réussir le coup, il faut être un solide gaillard, un bon bûcheron et un homme courageux.

Bien plus tard, la guerre était finie depuis longtemps, les braconniers étaient redevenus chasseurs. « Mais qui a bu boira », dit le proverbe. La chasse régulière a beau être intéressante, elle a un inconvénient contre lequel on ne peut rien : elle ferme, dès qu'il y a de la neige sur le sol et de toute façon à partir d'une certaine date. L'un des anciens braconniers a continué ses activités pendant la guerre. Il a même appris à la génération suivante, fils et gendres, tous les secrets du collet dans la forêt du Vercors. Quelques grosses bêtes ont été de nouveau prises.

Mais le braconnier a vieilli et même est devenu malade. Au mois de février de cette année-là, il devait rester au lit à la suite d'une crise cardiaque. C'était un dimanche après-midi ; son gendre qui travaillait en ville profitait du congé de fin de semaine pour aller visiter les collets qu'il avait posés avec son beau-père. Le vieux malade somnolait dans sa chambre, quand il est réveillé par son gendre tout essoufflé :

« Il y en a un pris par l'épaule tout près du village, juste à dix minutes au-dessus du château ».

Le vieux malade s'habille et tous les deux partent avec une hache dissimulée sous leurs vêtements. Si près du village, il n'était pas question de tirer un coup de fusil, deux mois après la fermeture de la chasse. Ils arrivent près de la bête prise par la patte. Ils font ce qui devait être fait : ils la tuent à la hache. Puis ils la cachent dans un buisson épais, où ils sont revenus la chercher, la nuit tombée. Personne ne les a vus. Jamais ce braconnier ne s'est fait prendre, alors qu'il a ramené plusieurs dizaines de sangliers de la forêt.

Deux jours après, toute la famille savourait le plat du vainqueur, la hure longtemps cuite à l'eau bouillante, puis refroidie, découpée et servie avec une sauce vinaigrette bien aromatisée. Le vieux braconnier se contenta d'une petite portion raisonnable, pour obéir aux conseils du médecin. Le braconnier dormait plus longtemps, plus sagement, pour se reposer de l'effort brutal qu'il avait fourni pour tuer la bête. Mais huit jours après sa lutte avec le sanglier, il s'est endormi et ne s'est plus réveillé. Les cloches du village ont sonné le glas de celui qui venait de tuer son dernier sanglier d'un coup de hache en pleine tête. Sa victoire face à la bête s'achevait par la mort du braconnier octogénaire et épuisé par une vie de travail et de chasse sauvage.

Grenoble, le 4 décembre 2002